

Carole Bouquet dans « Phèdre » : l'alchimie des cœurs

Avant-hier au théâtre de Nice, la première de la tragédie de Racine a été chaleureusement ovationnée par le public



Dans ce cadre dessiné avec pudeur par Jacques Weber, apparaît Carole Bouquet tendue, longue comme une tige qui perd ses pétales. Une Phèdre qui avance sans bruit vers l'abîme. (Photo Franck Fernandes)

Le sol est rouge comme un ciel fin du jour. Le décor blanc danse sur la musique des mots. Les rideaux jouent sur le dévoilement des corps et des âmes.

C'est le décor imaginé par Philippe Miesch pour la « Phèdre » de Jacques Weber créée avant-hier soir sur la scène du théâtre de Nice, dans le cadre intimiste d'une salle Michel-Simon archicomble où avaient pris place notamment Gérard Depardieu et la comédienne Aurore Clément (1). Tous deux comme le public ont ovationné chaleureusement les comédiens à l'issue de cette première représentation.

Un écrin d'une parfaite sobriété pour cette pièce de Racine « clé de voûte du théâtre tragique français » comme le dit George Steiner. Déchirant petit

à petit ce tableau à la fois figé et mouvant, les personnages prennent place annonçant une fin de partie inéluctable. Atmosphère entre chien et loup ou plutôt entre mort et vie. Eros c'est la passion, la pulsion, la fulgurance.

Dans une forêt imaginaire peuplée de fantasmes trop humains, les bruits de la nature rappellent sans cesse le va-et-vient entre la menace omniprésente et la possibilité d'agir sur son propre devenir. Cocktail de frissons de feuilles et de cris d'animaux composé par André Serré, ce magicien de l'aventure sonore.

Thanatos se glisse doucement entre les plis des rideaux. Le danger est partout et les petits bruits annoncent les assauts du destin. Dans ce cadre dessiné avec pudeur par Weber apparaît Carole Bouquet

tendue, longue comme une tige qui perd ses pétales. Une Phèdre qui avance sans bruit vers l'abîme. Froide, presque discrète, venue d'ailleurs. Du pays des dieux sans doute. La voix est lointaine bien qu'évidente, directe, pleine. Abolie ici la distance qui soutient un propos discursif.

Phèdre est parmi nous, rappel constant de la fragilité des âmes. Mais il n'y a pas de place pour les larmes. Le metteur en scène a choisi de mettre en exergue « la lucidité clinique des mots ». Même si, par instants, la voix de Phèdre se brise, dérape, se rapproche. On se souvient alors de Weber dans « Monte-Cristo ».

Chez Hippolyte aussi la voix plie un corps fier et droit. François Feroletto parvient à grandir avec les événements qui l'accablent. Les intonations du comé-

dien donnent au vers racinien un sens universel. La vérité psychologique s'entend grâce aux brisures, aux cris, au silence enfin imposé par la fureur de Thésée (Jacques Frantz, admirable).

Niels Arestrup également, dans le rôle de Théramène, nous a surpris par sa voix lourde, profondément signifiante.

Enfin les femmes qui nouent l'intrigue : Oenone (Farida Rahouadj) et Aricie (Anne Suarez) distillent les secrets lovés dans l'étoffe fragile et mouvante des rideaux. Un voile qui peut évoquer celui des religieuses elles aussi dévorées par la passion.

Nicole LAFFONT.

1. Au théâtre de Nice jusqu'au 16 mars. M. 04.93.13.90.90.